

*Le courage est une
forme de sauvegarde.*

PLATON

Était-ce la lumière blafarde de la chambre qui rendait le teint de Moira cireux ? Aileen ne la quittait pas du regard, attentive au moindre mouvement. Le corps amaigri de sa mère disparaissait sous les draps et les couvertures. Un mince bonnet de tissu avait remplacé son épaisse chevelure poivre et sel.

Aileen se redressa quand elle vit les lèvres de sa mère s'animer. Elle s'approcha du lit pour glisser sa main sous les doigts froids de ce corps affaibli. Elle n'osa pas les serrer de crainte qu'ils ne s'effritent.

Cette main si fine et agile, délicate, créant des toiles aux tons subtils, lui manquait. Sa mère s'étiolait un peu plus chaque jour. Maintenant, elle semblait aussi légère qu'une plume, fantomatique.

Les lèvres de Moira s'agitèrent à nouveau puis marquèrent quelques pauses dans ce dialogue muet. La jeune femme approcha son visage de celui de sa mère pour y déposer un baiser. Sa voix était à peine audible ; elle resta immobile, l'oreille près de ces minces lèvres gercées.

« Je n'ai jamais remis ta parole en doute, tu sais. Pourtant, je n'ai rien tenté pour t'aider. Papa promettait de te payer le meilleur avocat d'Édimbourg et ses mots sonnaient comme une accusation. Maman était dévastée. Et les propos de Scott aggravaient la situation.

—Que dis-tu ?

—J'aurais voulu que tu me parles, que tu te confies... mais je n'étais que ta petite sœur.

—Comment ? Maman ! Maman, je vais chercher l'infirmière.

—C'est trop tard, elle est déjà morte !

—Allons, tu délirés. Je vais demander que l'on te donne un calmant.

—Non... je ne veux pas... oh ! Keith... pourquoi ? »

Le regard de Moira fixait un point dans le vide.

« De qui parles-tu ? Qui est Keith ?

—Je ne l'aimais pas, tu sais. Elle était si prétentieuse. Elle m'examinait comme on observe un obstacle sur sa route. Je n'ai jamais compris ce qui t'a poussé à vouloir l'épouser.

—Chut, maman. Calme-toi. »

Aileen caressa la joue creuse de sa main libre, alors que sa mère s'agrippait à l'autre.

« Ce mariage était une erreur. Était-ce la raison pour laquelle tu l'as tuée ? Non, impossible, tu es innocent, n'est-ce pas ? Tu en es incapable.

—Personne n'a été tué. Tu es en sécurité.

—Je le sais... Je n'ai pas peur. Nous étions si proches, je n'aurais jamais dû douter. Peut-être que si je t'avais fait confiance...

—Ce que tu dis n'a aucun sens. Les médicaments te font sans doute délirer : je vais appeler l'infirmière.

—Laisse-les où elles sont. Je ne supporte plus leurs mines attristées. Depuis le temps, elles devraient avoir l'habitude de voir des personnes mourir, s'exclama Moira, en jetant un rapide coup d'œil dans la direction d'Aileen.

—Maman ! »

Sa voix se brisa et ce reproche sonna davantage comme une plainte.

« Je suis désolée qu'elle n'ait toujours pas accepté le fait que je vais mourir.

—Je t'en prie, maman, ne parle pas ainsi...

—Ma fille espère encore que je vais guérir. Pendant un moment, je l'ai pensé aussi. Oh ! Keith, mon frère bien-aimé ! Tu m'as tellement manqué. Est-ce que tu sais que Patrick te ressemblait beaucoup ?

—Pourquoi évoques-tu papa ?

—Il était calme et posé comme toi, même s'il se mettait en colère parfois. Jamais avec moi ou Aileen.

—Rassure-toi, maman. Papa a toujours été bon avec moi et il me manque... »

Elle pressa un peu plus la frêle main de sa mère.

« Mais pourquoi dis-tu que j'ai le même caractère que lui, alors que j'ai plutôt hérité du tien ?

—Je le sais bien. Me crois-tu sénile au point de ne plus me souvenir de toi ?

—Non, maman. J'essaie de comprendre de quoi tu parles. »

Les propos de Moira n'avaient aucun sens pour sa fille. Qui était donc ce Keith ? Sa mère semblait penser qu'elle avait un frère. Était-ce le cas ? Pourquoi ne l'avait-elle jamais mentionné auparavant ? Aileen sentit l'angoisse

peser sur sa poitrine. À chaque fois que les traits de sa mère se déformaient, elle souffrait.

« Tu ne le peux pas ; je t'ai caché tant de choses. Le passé n'avait pas besoin d'être remué. Mais, à présent, il me semble que tu as le droit de savoir.

— Ne te blâme pas. C'est ton jardin secret... »

Quelle stratégie devait-elle adopter ? Aileen aurait préféré que sa mère s'apaise, pourtant elle peinait à contenir la centaine de questions qui se bouscuaient dans sa tête.

« J'ai honte... Crois-moi, je ne lui ai pas caché ce drame parce que je te pensais coupable !

— Maman, dis-moi à qui tu parles ! Je ne comprends plus rien... Qui est ce Keith ?

— Mon frère, voyons. Ne sois pas sottte !

— Tu n'as pas de frère.

— C'est vrai, tu as raison : je ne devrais pas la blâmer. Elle ignore tout.

— Explique-moi. Qu'est-ce que j'ignore ?

— Le passé... le passé de ma famille.

— Qu'y a-t-il à savoir ?

— Crois-tu que je devrais tout lui raconter ? Cette histoire est vieille, mais...

— S'il te plaît. Ne t'agite pas. »

Même si Aileen aurait aimé entendre ce récit, elle doutait qu'il soit véridique. Le médecin l'avait prévenue que Moira pouvait être sujette à des hallucinations. Néanmoins, cette dernière paraissait lucide quand elle s'adressait à sa fille.

« Ne me regarde pas ainsi. Je suis ta mère tout de même !

— Pardonne-moi, maman. Je t'écoute. »

I

*On doit des égards aux vivants ;
on ne doit aux morts que la vérité.*

VOLTAIRE

Le bruit de la clef dans la serrure, puis le grincement de la poignée que l'on abaisse. Ces sons sinistres résonnèrent dans le couloir silencieux. Aileen resta encore un moment sur le seuil. Elle savait qu'à l'instant où elle le franchirait et entrerait dans son appartement, plus aucun rempart ne la protégerait du flot de larmes qui, depuis ce matin, menaçait de la submerger. La porte entrebâillée laissait passer le froid qui régnait dans le logement.

Quand l'avait-elle quitté ? Il y a un jour ? une semaine ? un mois ? Elle était bien incapable de répondre. Elle y avait récupéré la robe et la veste qu'elle portait sous son épais manteau. Quelle importance ! Quelle importance, puisque désormais, plus rien ne serait comme avant ! Tous les visages tristes et désolés réapparurent, et avec eux cette colère qu'elle s'était évertuée à refouler.

Sa mère lui répétait sans cesse qu'une telle rage n'était pas constructive. Alors que ces paroles l'avaient souvent

irritée, à présent elle aurait tout donné pour l'entendre les prononcer encore une fois.

Cette boule qui obstruait sa gorge grossit. Bientôt, elle ne pourrait plus respirer. Aileen se jeta à l'intérieur de l'appartement et claqua la porte derrière elle. Le silence. Le froid. L'obscurité.

Ses jambes cédèrent sous le poids de la douleur et elle se retrouva le dos appuyé contre la porte. Impossible de bouger. Impossible de respirer. Son regard s'égara dans la pénombre de l'entrée. Seul l'espace entre le volet et le mur laissait filtrer une lumière pâle. Elle devait inspirer.

Ses poumons se remplirent d'air. Que c'était douloureux ! Une deuxième goulée et cet élanement s'atténuait pour disparaître enfin, laissant place à la tristesse. Le chagrin qui la consumait semblait grandir à chaque seconde qui passait. Le manque d'air lui était préférable. Si elle arrêta de respirer, le quitterait-il ? Sans doute. Peut-être. Non. Rien ne pouvait l'effacer. Le temps rendrait peut-être sa peine supportable, c'est tout.

La chaleur de ses larmes contrastait avec le froid ambiant. Elles avaient quelque chose d'étrangement réconfortant. De plus en plus abondantes, elles noyèrent ses yeux et troublèrent sa vision. D'où provenait ce bruit ? D'elle-même. Maintenant qu'elle ne retenait plus ses pleurs, chaque inspiration s'accompagnait d'une plainte.

Depuis combien de temps était-elle assise à même le sol ? Aileen était gelée. Elle se souvint que le chauffage était éteint. Elle se releva avec difficulté. Il lui était impossible d'ôter son manteau. Elle passa à côté de son sac renversé sur le sol et erra jusqu'à sa chambre.

Le lit lui semblait le seul îlot capable de la consoler. Elle se débarrassa de ses chaussures et se glissa sous l'épaisse

couette. Après un moment, elle la tira par-dessus son visage. Ainsi, plus rien ne pourrait l'atteindre ; elle se sentait hors de portée du froid, de la maigre lumière, du reste du monde.

La douceur du tissu sur sa peau était une caresse réconfortante. Sa mère avait l'habitude d'effleurer sa joue quand elle était petite. Elle était la seule à comprendre ses chagrins d'enfant, d'adolescente puis d'adulte. Ensemble, elles avaient tout dépassé, jusqu'au décès d'un père pour l'une et d'un mari pour l'autre. Comment parviendrait-elle à surmonter la perte de sa mère ? Elle aurait voulu crier sa colère, hurler son affliction : elle n'en avait pas la force. Jamais elle n'aurait imaginé que son départ fût si soudain. Le traitement fonctionnait.

L'accident de son père avait été un choc, la maladie en avait profité pour reprendre le dessus. Cette fois, le médecin n'avait pas prononcé de paroles rassurantes. Chaque mot était minutieusement pesé, mesuré pour ne pas offrir de faux espoirs.

Aileen se souvint de la main de sa mère dans la sienne ; elle la serrait si fort que cela devait en être douloureux. Il lui était impossible de la regarder. Impossible, car si elle s'y était risquée, elle aurait été incapable de retenir ses larmes.

À la place, elle avait cherché une réponse à ses peurs dans les yeux de l'oncologue, impassibles, quoique désolés. Comment pouvait-il rester de marbre, alors qu'il lui avait presque annoncé la mort de sa mère ? La médecine l'avait-elle dépossédé de son cœur pour être sûre qu'il n'exprime pas une once de compassion ? Ce qu'elle avait pu le détester ! Elle n'avait jamais haï une personne à ce point. « Ça va aller, ma chérie » avaient été les seuls mots

prononcés par Moira avant de remercier l'oncologue et de quitter sa salle de consultation.

Aileen voulait hurler qu'il avait tort, qu'il se trompait, qu'elle pouvait lui faire cracher la vérité. Sa mère ne pouvait pas mourir. Qui était-il pour le lui pronostiquer ? Pour presque attribuer une date à sa mort ? Se prenait-il pour Dieu ? Quel toupet ! Quelle honte ! Elle dénoncerait son imposture, son incompétence, son indifférence...

Dans six mois, il avait dit ! Dans six mois, elle reviendrait le voir avec sa mère guérie, les joues rosies par le froid de l'hiver. Alors il comprendrait qu'il avait eu tort et qu'il ne pouvait pas annoncer ce genre de sentence.

Comme elle aurait voulu qu'il se trompe. Chaque fois que l'oncologue s'était approché du lit, penché au-dessus de sa mère, elle avait espéré qu'il reconnaîtrait son erreur. Cependant, plus les jours passaient, plus ils lui donnaient raison. Comment aurait-il pu souffrir à sa place ? Sa peine, à lui, était différente. Se sentait-il impuissant ? en colère ? déçu ? Elle ne le saurait jamais.

L'oreiller était humide d'avoir séché ses pleurs. Sa respiration plus lente s'apaisa lorsque ses larmes furent taries. Avait-elle froid ? Avait-elle chaud ? Quelle heure était-il ? Aileen tendit l'oreille : elle ne perçut aucun bruit.

Quand elle essaya de bouger, son corps était prisonnier de ses vêtements, et elle prit conscience qu'elle était encore habillée. Elle n'y aurait pas prêté attention si elle n'avait pas soudain eu l'impression qu'à chacune de ses inspirations, son manteau puis sa robe rétrécissaient. Elle étouffait. Se relever. Quitter la protection que lui offrait la couette. Ôter ses habits. En aurait-elle la force ? Elle ne pouvait plus respirer. Elle s'asphyxiait.

Dans un sursaut, elle bondit hors du lit et se débarrassa avec frénésie de son manteau. Il lui sembla que l'une des coutures de la robe venait de craquer. Qu'importe ! Son collant se fila de la cuisse au genou. Fichu. En sous-vêtements, Aileen contempla la masse sombre à ses pieds. Ce n'était plus qu'un tas informe de tissus. Elle frissonna. Le chauffage : elle devait le rallumer. L'avait-elle fait ?

Quand elle sortit enfin de la douche, la pièce baignait dans une brume blanche. Elle ne chercha pas son reflet dans le miroir. Tous ses gestes du quotidien, elle les exécuta machinalement.

Le frémissement familier de l'eau chaude dans la bouilloire était rassurant. Clac. Elle la versa sur le sachet de tisane. Le parfum de la verveine lui rappela les soirs où, avec sa mère, elle s'installait dans le canapé pour refaire le monde.

Leur « petit rituel », plaisantait son père. Quand il les voyait sortir les tasses et mettre l'eau à chauffer, il préférait se réfugier dans son bureau. Il feignait souvent l'agacement : difficile de dissimuler ce petit sourire. Cette complicité entre les deux femmes l'avait toujours amusé et attendri.

« Oh ! maman », soupira-t-elle.

Son père n'aurait pas eu à attendre sa femme trop longtemps. Même si elle n'avait aucune croyance particulière concernant la mort ou une vie possible après celle-ci, Aileen voulait se consoler en les imaginant réunis, dans les bras l'un de l'autre. Cette fois, ses yeux restèrent secs. Ils avaient épuisé leur réserve.

Les souvenirs des dernières semaines se mélangaient, leur donnant la forme confuse d'un cauchemar. Pourtant, tout était réel. Le cercueil de sa mère

était descendu dans une lente agonie. Elle se rappelait la mise en terre de son père, la main glacée de Moira dans la sienne. Cette fois-ci, la cérémonie lui avait paru différente.

Aileen chassa les images du corps de Moira dans cette boîte impersonnelle et froide ; elle préférait garder d'elle son sourire, ses éclats de rire contagieux, son regard tendre et espiègle, et sa grâce que les autres femmes lui enviaient, tandis que les hommes se retournaient sur elle. Sa mère avait-elle été, une seule fois dans sa vie, consciente de sa beauté ? Moira n'avait eu d'yeux que pour son mari et haussait les épaules lorsque celui-ci lui faisait remarquer l'attitude de certains hommes.

Perchée sur une des chaises de bar, Aileen laissa son regard s'égarer au milieu de la multitude de cristaux du plan de travail en granit. Même si elle essayait par tous les moyens de tenir éloigné le souvenir des dernières semaines, il revenait la torturer.

Après tout ce temps à arpenter les couloirs de l'hôpital, il lui semblait qu'elle avait rapporté chez elle l'odeur du désinfectant. Chaque grincement de chariot, chaque bip d'appareil ou chaque souffle de respirateur artificiel résonnaient dans sa tête. Ces sons étaient devenus familiers et vers la fin, elle ne les entendait plus. Cependant, dans le silence de l'appartement, ils se matérialisaient de nouveau, semblables à des acouphènes.

2

Pourquoi les paroles de sa mère venaient-elles la hanter ? Quel crédit leur accorder ? Elle refusait de la croire folle, en proie à des délires causés par la maladie, la douleur ou les médicaments. Pour preuve, beaucoup de ses propos étaient sensés. Que penser ? Elle passa la main dans ses cheveux. Qui était ce Keith ? Était-il vraiment son oncle ?

Sa mère ne s'était jamais confiée à propos de sa famille. Aileen se souvint l'avoir plusieurs fois questionnée au sujet de ses grands-parents quand elle était petite. Ses répliques évasives n'avaient été que des subterfuges pour éviter de lui répondre. Elle savait que sa mère était écossaise, pourtant Moira n'avait pas évoqué son pays ni proposé de le lui faire visiter.

Étrangement, Aileen n'avait pas envisagé de s'y rendre seule. Avait-elle eu peur de la trahir ? de la blesser ? Peut-être. Mais à présent, plus qu'auparavant, elle ressentait le besoin de connaître ses origines. Était-il possible qu'elle se découvre une famille ? Une famille.

Cette pensée matérialisa un peu plus son isolement. Moira avait si souvent insisté – sa fille devrait se chercher un mari et avoir des enfants – qu'Aileen s'était plusieurs

fois mise en colère. Bien sûr qu'elle regrettait son emportement ; cela n'avait plus aucune importance.

À aucun moment elle ne s'était interrogée sur le fait que sa mère connaissait peut-être le poids de la solitude et qu'elle essayait d'en protéger sa fille. La jeune femme se remémora les dernières paroles de Moira avant que celle-ci ne sombre dans un sommeil dont elle ne se réveillerait pas. Elle y avait décelé de la peine, des regrets. Mais plus que tout : de la honte.

« Keith me répète sans cesse que je n'aurais pas pu empêcher son suicide, pourtant je refuse encore de le croire. Il était mon frère bien-aimé, mon grand frère, et j'aurais dû avoir confiance en lui. J'étais jeune, sottie, et fâchée qu'il puisse la préférer à moi. Cette fille était si différente de lui qu'ils ne pouvaient pas s'accorder. Mais de là à l'assassiner, il existait un monde ! Après la douleur de le perdre, j'ai développé une rancœur tenace envers lui. Comment avait-il osé briser notre famille ? Tout le monde répétait à qui voulait bien l'entendre, que s'il avait eu le courage de se suicider, il avait eu celui de la tuer de sang-froid. Son sort était scellé. Quel amalgame stupide ! Cependant, je me suis mise à le penser aussi. Je t'en prie, ma chérie, ne commets pas la même erreur que moi. Mon cœur me criait de ne pas croire toutes ces horreurs à l'encontre de mon frère... Quelle idiote j'étais ! »

Aileen but une gorgée de tisane. Du bout des doigts, elle massait sa tempe droite où une migraine commençait à poindre. Elle savait ce geste vain, l'habitude sans doute. Les images du passé s'animaient dans son esprit. L'une d'entre elles en particulier refit surface : celle de sa mère, installée devant un petit secrétaire, qui écrivait.

Moira n'avait jamais caché qu'elle aimait tenir un journal. Souvent, elle plaisantait sur le fait qu'un jour, lorsqu'elle serait vieille, ses écrits lui seraient très utiles pour rafraîchir sa mémoire défaillante. Aileen s'en offusquait, lui assurant qu'elle resterait toujours jeune et belle.

Ses sentiments pour elle étaient si forts qu'elle ne parvenait pas à comprendre que, désormais, ils étaient réduits à l'état de souvenirs. Combien de fois avait-elle souhaité se réveiller de ce cauchemar pour la retrouver assise dans le canapé, plongée dans la lecture d'un roman ?

Elle ressentit le besoin de consulter les carnets de Moira. Était-ce permis ? Moira ne les cachait pas : Aileen savait où ils se trouvaient. Si elle prenait la voiture, en moins d'une heure elle aurait rejoint la maison de ses parents. La maison de ses parents. À présent qu'ils étaient morts, continuerait-elle à la nommer ainsi ?

Quelle heure était-il ? L'horloge digitale du four indiquait 20 h 53. Trop tard. Aileen préféra renoncer. À regret.

La nuit lui avait semblé longue. Tantôt assoupie, tantôt réveillée, elle ne s'était pas reposée. Sa tête lui donnait l'impression d'une cocotte-minute prête à exploser. Le trajet lui parut interminable, pourtant le trafic était fluide. Quel jour était-on ? Jeudi ? Non, vendredi. Le temps, lui, s'étirait, même si chaque journée défilait.

Elle quitta l'autoroute, traversa ce qu'elle nommait de façon péjorative l'« hybride de campagne ». Les terres agricoles, peuplées de vaches et de moutons, laissaient peu à peu la place aux habitations à l'architecture douteuse.

Aileen ne s'extasiait plus sur les collines et les montagnes, ni sur leurs reflets dans les eaux froides du lac des Quatre-Cantons. Pourtant, le contraste entre les prairies verdoyantes et les crêtes enneigées l'avait toujours émerveillée.

Elle longeait le lac. La route s'en était écartée, si bien qu'elle ne l'apercevait que par intermittence. Elle bifurqua pour emprunter la voie surplombant la commune de Meggen, bordée par de nombreuses constructions. L'étendue d'eau se détachait en contrebas, dominée par le mont Pilatus, dont le sommet disparaissait dans une couronne de nuages épais.

Quelques amoncellements de neige étaient encore visibles près des entrées des bâtiments. Elle dépassa une ferme paisible à cette époque de l'année ; les vaches demeuraient dans la chaleur de leur étable. Le soleil ne tarderait pas à se lever, même s'il resterait caché derrière les nuages.

Bientôt, elle aperçut un groupe de maisons qui lui était familier. Aileen ralentit. Durant tout le trajet depuis Zurich, elle avait appréhendé de retrouver cette maison. Son architecture était simple, mise en valeur par la composition du jardin.

Elle s'arrêta devant le garage qui abritait le véhicule de sa mère. Qu'allait-elle bien pouvoir en faire ? Serait-elle capable de tout vendre ? Sans même un regard en arrière ? Impossible. L'idée même la révoltait, pourtant elle ne pourrait pas tout garder. Elle chassa ces pensées de son esprit. De toute façon, il était trop tôt pour y songer.

Pour le moment, elle rassemblait son courage pour quitter la protection rassurante que lui offrait sa voiture. Les deux mains serrées sur le volant pour les empê-

cher de trembler, elle fixait la porte d'entrée. Pendant un instant, il lui sembla que sa mère l'attendait sous le porche, les épaules drapées dans un épais châle en laine. Aileen revit son tendre sourire illuminant son visage.

Souvent, elle n'avait pas encore coupé le moteur que Moira se tenait déjà devant elle. Cet instant leur appartenait et son père le savait très bien. Plus réservé, il restait en retrait.

Elle n'ignorait pas qu'il avait longtemps souhaité un deuxième enfant, un fils peut-être, mais il n'y avait eu qu'elle. Alors, pour combler ce vide, elle avait appris à jouer au tennis et l'accompagnait sur les pistes de ski les plus difficiles, tandis que Moira préférait regagner leur chalet de location. Ces moments étaient précieux et ils avaient alimenté bon nombre de leurs conversations mère-fille après la mort de Patrick.

Aileen se souvenait de son enfance. S'il lui avait été demandé de la qualifier en un mot, elle aurait répondu : « heureuse ». Ses parents étaient unis et s'aimaient. Très tôt, sa mère avait partagé sa passion pour l'art avec elle, l'entraînant de musées en expositions. La jeune femme se rappela une journée qu'elles avaient passée ensemble à Paris, ville chère au cœur de Moira.

Aileen n'était alors âgée que de treize ans : elle avait rechigné à arpenter le musée d'Orsay. Moira n'avait pas cédé et avait traîné dans son sillage une petite fille boudeuse. L'enfant était persuadée de l'ennui que représenterait une visite de galeries, à regarder des tableaux, mais surtout à écouter leur histoire de la bouche de sa mère ou, pire, d'un guide. Aujourd'hui, Aileen adorait l'art, tandis qu'à cet âge-là, elle avait d'autres perspectives.

Une fois entrée dans l'ancienne gare, elle avait été interpellée par la dimension de l'édifice et notamment par sa voûte. Son émerveillement avait été de courte durée quand Moira s'était adressée à elle : le cours d'Histoire allait commencer et elle n'était pas d'humeur à le suivre. Pourtant, et à sa grande surprise, sa mère lui avait tenu un tout autre discours.

« Je te propose de te promener dans le musée et d'observer les tableaux et les sculptures, sans trop t'éloigner de moi, bien sûr. Arrête-toi devant les œuvres que tu apprécies et examine les détails, la palette de couleurs du peintre, interroge-toi sur le sujet... Quant à celles qui ne te plaisent pas, pose-toi la question : pourquoi ?

—Tu ne vas pas me donner un cours d'histoire de l'art ?

—Non. Est-ce que tu le souhaiterais ?

—Oh, non ! s'était exclamée Aileen en agitant sa tête de droite à gauche.

—Très bien, alors bonne visite. »

Moira s'était ensuite éloignée de sa fille, la laissant prendre ses marques, tout en conservant un œil sur elle. Elle avait remarqué l'expression d'une femme à qui leur échange n'avait pas échappé, et qui avait décoché un regard de mépris à Moira ; cette personne devait estimer qu'elle manquait à son devoir de mère en n'éduquant pas sa fille. L'homme à ses côtés avait adressé un sourire à Aileen. Visiblement, il ne partageait pas l'avis de sa compagne.

Une longue expiration. Avant que le courage ne l'abandonne, elle quitta le véhicule, laissant son manteau sur le siège passager, ne prenant que son sac. Dans une

poche, elle récupéra les clefs. L'une d'elles déverrouilla la serrure : la porte grinça.

L'odeur de renfermé, caractéristique des espaces inoccupés, l'éccœura. Fini le parfum du strudel aux pommes, du gâteau au chocolat ou du rôti dorant au four. Elle entreprit d'ouvrir toutes les fenêtres et les portes-fenêtres, remplaçant cette odeur par le froid vivifiant de l'hiver.

La poussière voilait le mobilier et le sol, chose impensable auparavant. La maniaquerie de sa mère l'en avait trop longtemps éloignée et, à présent, elle reprenait ses droits. Le manque de soleil et les températures basses garderaient la pelouse courte. Mais au printemps, il lui faudrait s'en occuper ou trouver un jardinier. Et les rosiers. Qui en prendrait soin ? les débarrasserait des pucerons et les traiterait contre la rouille ? Les herbes sauvages envahiraient les parterres de fleurs. À l'automne, les arbres et les buissons auraient besoin d'être taillés. Bien qu'elle ait aidé son père par le passé, elle n'envisageait pas de prendre la relève.

Quand le froid devint insupportable, elle referma tour à tour chaque ouverture. Elle se mit en quête des carnets. Elle se souvint que sa mère conservait les plus anciens dans la partie basse de la bibliothèque, avec les dossiers contenant entre autres les factures. Celui en cours était rangé dans son atelier. Penser aux quittances lui rappela les courriers qui devaient s'amonceler dans la boîte aux lettres. Sa poitrine se serra, elle eut le souffle court. Ne pas s'éparpiller : les carnets d'abord, le reste ensuite.

Aileen traversa la maison jusqu'à une aile indépendante où se trouvait l'atelier. Quand elle entra, il y régnait encore une odeur de térébenthine. Son père soutenait

qu'ayant passé toute sa jeunesse dans le studio, leur fille était devenue accro aux différents solvants qu'employait Moira. Aileen se souvint que cette remarque énervait sa mère, et il en avait fait un jeu. Son épouse avait très tôt installé leur enfant au milieu de son espace de travail, prenant soin de ne pas utiliser de produits chimiques. Elle avait délaissé la peinture à l'huile pour l'acrylique et les pastels.

La petite fille était l'un des principaux sujets des tableaux de Moira. Au fil des séances, un lien particulier s'était tissé entre elles, dont Patrick se sentait exclu. Cependant, voir les « deux femmes de sa vie » – comme il aimait les nommer – aussi complices le comblait. Son travail l'accaparaient et était rythmé par les voyages, alors savoir Moira et Aileen ensemble l'aidait à surmonter sa culpabilité. La petite fille avait été leur rayon de soleil.

En d'autres temps, elle aurait trouvé l'odeur incommode ; aujourd'hui, celle-ci lui apporta du réconfort. Restée sur le seuil de la porte, elle examina la pièce. Il y régnait un « désordre organisé », tel que le qualifiait Moira.

En y regardant de plus près, son organisation était visible : les toiles vierges étaient rangées par taille et par format, tandis qu'à l'opposé de l'atelier étaient entreposés les tableaux achevés.

Près des grandes baies vitrées et sous la verrière trônait un chevalet dont le bois massif disparaissait sous les couches successives de peinture. À côté, une table sur laquelle reposaient des pots, garnis de couteaux différents, de pinceaux usés et mal en point – les préférés de Moira. Aileen aperçut sa palette, prête à être utilisée.

Tout dans cette pièce la lui rappelait, et pas seulement la chemise de Patrick que sa mère revêtait pour ne pas se tacher. Soudain, elle crut déceler son parfum, une légère fragrance de fleurs, rehaussée d'une pointe d'agrumes.

Dans une seconde inspiration, elle essaya de le capter : il avait disparu. Elle avança vers l'espace de travail et resta un long moment à contempler l'ultime toile de sa mère. Bien qu'elle soit loin d'être achevée, Aileen y retrouva sa personnalité.

Le tableau était en partie réalisé au couteau et les détails apparaissaient avec subtilité dans les couches successives. Nul besoin de renseigner chaque feuille pour constater qu'elles oscillaient au gré du vent. Cette toile datait sans doute de cet automne, vu les couleurs enflammant le paysage.

La jeune femme promena le bout de ses doigts sur les épaisseurs de peinture, sèches depuis longtemps. Elle s'en détourna de crainte que l'émotion l'envahisse. La réputation de Moira n'étant plus à faire, la présence de ses tableaux dans la galerie d'Aileen avait été la meilleure des publicités. Francesco, son associé, et elle avaient vu sa fréquentation croître chaque jour.

« Je peins et tu vends mes toiles : ne formons-nous pas une bonne équipe ? » s'était exclamée Moira lors de l'inauguration de la galerie.

Oh ! si, maman ! Nous formions la meilleure des équipes...

Pendant un temps, Moira avait regretté que sa fille ne souhaite pas exposer son propre travail, qu'elle trouvait excellent. Cette dernière prétextait que sa mère était la véritable artiste de la famille.

Aileen aperçut le carnet sur le coin d'un petit bureau. La couverture était épaisse et au grain apparent. Elle s'apprêtait à le saisir, quand elle vit une enveloppe sur laquelle son prénom était orthographié avec une écriture élégante.

Cette fois, elle ne put contenir son émotion. Cette lettre, couplée à l'atmosphère de l'atelier, était plus qu'elle ne pouvait supporter. Elle s'empara du carnet et du message, puis quitta la pièce. Alors qu'elle arrivait dans le salon, elle ressentait des difficultés à respirer entre deux sanglots.

Après un long moment à pleurer, la source de ses larmes se tarit. L'enveloppe l'attendait, en partie dissimulée par le carnet. Elle l'ouvrit et en sortit deux feuilles du papier à lettres qu'utilisait sa mère.